

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE
DES ANNÉES SOMBRES

1940 - 1941

P I E R R E
H E B E Y

nrf

GALLIMARD

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 1992.*

Extrait de la publication

AVERTISSEMENT

Juin 1940-juin 1941. *L'Année Terrible*, celle de tous les désespoirs, de tous les égarements. Une catastrophe, dont nul n'avait prévu l'ampleur, s'abat sur l'une des plus brillantes cohortes d'écrivains de notre histoire. Écrivains mais, en même temps, intellectuels. Poussés par leur caractère ou les événements tous, ou presque, au cours des années trente, se sont mêlés des affaires de la Cité. Communisme, Action Française, P.P.F. de Doriot, Pacifisme militant,... tous ces mouvements eurent des représentants au sein même de *La NRF*. de Paulhan, leurs affrontements contribuant à maintenir cet « esprit *NRF*. » qui permettait la cohabitation des contraires.

Premier de nos étonnements : ni leur intelligence ni leur culture ni leurs convictions ne mirent ces hommes à l'abri du désarroi et des fautes. Les hommes de lettres furent aussi démunis, aussi perdus que n'importe lequel de leurs concitoyens. On aurait de la même façon pu croire qu'ils se réfugiaient dans le silence, au moins pour quelque temps. Erreur. Dès les premières semaines d'après-défaite, la vie « des lettres » reprend. Reprise souhaitée certes par l'Occupant, mais qui, semble-t-il, répondait à un besoin. Dès juillet 1940, Abetz charge Drieu de s'emparer de *La NRF*, considérée comme une citadelle stratégique des Lettres. Cette réputation pose, encore aujourd'hui, bien des interrogations. Sur la morale, sur l'engagement et sur les comportements¹... Notre attitude

1. Dans un dernier chapitre, « Notices et Portraits », nous rappelons le dossier « politique » des contributeurs de *La NRF* qui, à un titre ou à un autre, peuvent paraître exemplaires sur cette première période de sept mois (du 1^{er} décembre 1940 au 30 juin 1941). Pour les textes eux-mêmes, nous renvoyons à la réédition de la revue (Gallimard, 1992) dont nous avons reproduit la table des matières, ci-dessous, aux pages 429-434.

envers les écrivains est, il est vrai, paradoxale : parce qu'ils sont écrivains, nous leur imposons des devoirs particuliers, mais parce qu'ils sont écrivains, nous leur pardonnons assez facilement d'y avoir manqué.

P. H.

Interrogations

« Il semble que ce soit le destin de la France, d'aller aussi loin que possible dans la direction de la mort sans mourir, jusqu'au point où elle comprend tout à coup, où elle croit, où elle se voit, où elle est désabusée. » (Dernier article de François Mauriac avant la débâcle, dans *Le Figaro* du 7 juin 1940.)

« Littérature. Rien n'est plus noble que le jeu, quand il est la fleur de la liberté, mais rien n'est plus ignoble quand il est le moyen de se passer d'elle, d'en éviter les risques, quand il est le divertissement et la parade d'une servitude acceptée. » (Jean Guéhenno, *Journal des années noires. 1940-1944.*)

Dès le lendemain de la Première Guerre mondiale, de jeunes écrivains comme Drieu, Montherlant, Berl ou Rivière, réchappés du massacre, expriment, chacun à sa manière, leur déception et leur angoisse. Mais, tandis que s'accomplit sous leurs yeux une dégénérescence des institutions et des énergies qu'ils redoutent et dénoncent, se produit dans le domaine des Arts et Lettres une extraordinaire éclosion de génies et de talents. Imaginons que dans les premiers mois de l'année 1939 ait eu lieu la dernière d'une grande émission radiophonique (un *Apostrophes* sans images) à laquelle aurait été convié tout ce qui comptait alors. Y auraient participé de grands anciens comme Gide, Valéry, Claudel, Martin du Gard, Bergson, Alain, etc., les écrivains de la maturité comme Malraux, Montherlant, Giono, Céline, Aragon, Breton, Aymé, Morand, Juhandeu, Drieu, Queneau, ... de nouveaux arrivés comme Sartre, Nizan, Yourcenar... On pourrait ajouter à la liste vingt, cinquante, cent autres dont les noms viennent sans effort. C'est sur ces écrivains d'un véritable âge d'or, le plus prestigieux

peut-être de notre histoire littéraire, que va s'abattre une catastrophe dont les plus pessimistes n'avaient pu imaginer l'ampleur.

On se rappelle peut-être le débat ouvert, dès le premier numéro de *La N.R.F.*¹. Il s'agissait alors de définir les rapports entre le roman (considéré comme le genre roi) et la morale; Gide, père fondateur, affirmait que la bonne littérature pouvait fort bien se passer de toute considération éthique. Littérature d'abord et seulement, réaffirmera Jacques Rivière qui, sortant de son camp de prisonniers, fit preuve d'un singulier courage en refusant de céder au terrorisme patriotique qui sévissait alors. Paulhan lui succédera en 1925 et tentera de maintenir le cap contre vents et marées. Mais les événements se bousculant et bousculant les esprits, il dut se contenter de rechercher des équilibres, Audiberti, Cingria, Ponge et lui-même (sous le pseudonyme de Jean Guérin) faisant contrepoids à Benda et Drieu (personnages inconciliables par conviction et par tempérament et qu'il arrivait à faire cohabiter) ainsi qu'aux pacifistes de la Revue (Alain, Giono) sans parler de tous ceux aspirés par la mouvance communiste, comme Gide et Malraux, ou communistes tout court, comme Brice Parain (si l'on regarde la photo fameuse du Congrès des intellectuels antifascistes de 1935 à la Mutualité, on reconnaît sur l'estrade Gide, Malraux, écrivains N.R.F., Martin du Gard et Paulhan présents dans la salle). À la veille de la débâcle, on peut affirmer que la politique avait gagné l'ensemble des esprits, Paulhan lui-même sentant la nécessité de consacrer deux chroniques aux événements (dont celle de juin 40 qui terminera « sa » *N.R.F.*). Dans leur ensemble, les écrivains avaient cessé d'être des rêveurs déconnectés du réel, cadennassés dans leur tour d'ivoire, ils étaient, sous la pression de l'Histoire, devenus les défenseurs de conceptions politiques précises. Intellectuels donc, revendiquant pleinement leur engagement : Giono, Alain, champions du pacifisme intransigeant, Drieu, Fernandez, militants du P.P.F., Aragon, directeur avec Jean-Richard Bloch du journal communiste *Ce soir*, Louis Guilloux et Nizan qui y collaborent, Malraux, compagnon de route, héros de la guerre d'Espagne, Morand, Jouhandeau qui se lancent dans la mêlée par le biais

1. Dès les « *Considérations* » de Jean Schlumberger (*La N.R.F.*, n° 1, 1^{er} février 1909, pp. 5-11).

raciste et Giraudoux lui-même acceptant le Commissariat à l'Information dans l'avant-dernier gouvernement de la République... Les auteurs de la N.R.F., selon l'expression reprise par Camus, se trouvaient « *embarqués* ». C'est donc chez des hommes de lettres apparemment ancrés dans des convictions profondes que le désastre va faire irruption un jour de juin.

Décembre 1940. *La N.R.F.*, qui s'était interrompue après son numéro de juin, reparait sous la direction de Drieu La Rochelle. Cette expérience se poursuivra, non sans crises, jusqu'en juillet 1943. Quoi qu'ait pu par la suite déclarer Drieu La Rochelle (« *Je ne conçois pas de revue qui ne soit politique* »), la revue continuera de se présenter comme une revue de littérature et si l'on excepte les chroniques du nouveau directeur, deux ou trois professions de foi d'Armand Petitjean, quelques textes de Chardonne, Fabre-Luce et Jouhandeau, c'est bien de littérature qu'il sera principalement question. Ramon Fernandez par exemple prendra soin de réserver ses écrits politiques à d'autres publications et s'en tiendra, davantage encore que dans le passé, à de brillantes analyses de grands classiques. Même attitude chez Lucien Combelle qui, à la Libération, évitera de peu la condamnation à mort mais qui n'aura affirmé ses prises de position que dans son hebdomadaire *Révolution nationale*. Cette résurrection de l'illustre revue fut d'ailleurs, efficacité oblige, présentée tant par Drieu que par Jean Paulhan et Gaston Gallimard comme une entreprise destinée à assurer la permanence et la survie de notre patrimoine littéraire.

La revue n'en traduit (trahit ?) pas moins le nouvel esprit et les nouvelles valeurs du temps, par ce qu'elle dit et surtout par ce qu'elle s'interdit de dire. Elle reste un miroir mais elle ne reflète plus les mêmes choses. De façon équivoque, sournoise, la politique prenait enfin possession d'un territoire qu'on lui avait jusqu'alors disputé. L'annexion ne s'accomplit pas dans les formes redoutées par Jacques Rivière au lendemain de la Première Guerre mondiale mais le résultat est là. Un « *espace de liberté* » où il était recommandé « *de tout dire* », où les inconciliables étaient recherchés et cohabitaient, les affrontements encouragés, se transforme en ce cercle étroitement surveillé dont les membres s'engagent implicitement et néan-

moins clairement à pratiquer l'auto-censure. Dans cette perspective, les trente et un numéros de *La N.R.F.* de Drieu constituent un document d'importance. En régime autoritaire, que devient la littérature? Quelle importance peut-elle avoir? De quelle place peut-elle disposer et quelle tâche peut-elle remplir? Symbole d'une renaissance littéraire, *La N.R.F.* allait-elle perdre son âme? Risquait-elle de devenir une illustration de la trahison? Voulue par l'occupant, protégée par lui, ne se trouvait-elle pas frappée d'une tare originelle? « *Rose des vents de l'esprit* » n'était-elle pas condamnée à devenir cette « *chère vieille tondu* », selon deux expressions de François Mauriac?

Il est bien vrai que cette annexion fut voulue. Dès juillet 1940, Drieu, comme beaucoup de Français, décide de mettre fin à un exode qu'il juge lui-même peu glorieux et, détour obligé, se rend tout d'abord à Vichy. Il se convainc qu'on a besoin de ses services. Sa vieille amitié avec Abetz, qu'il était l'un des derniers à avoir rencontré avant son expulsion en mai 1939, ne pourrait-elle lui permettre d'établir « *un lien vivant entre les hommes jeunes qui se débattaient à Vichy et cet homme jeune qu'était Otto Abetz* ¹ »? Drieu espérait se voir confier une mission officielle lui permettant d'apparaître comme un interlocuteur privilégié. À Vichy, surpeuplé de solliciteurs et de postulants en tous genres, vivier grouillant de nouveaux ambitieux, tout juste arrivera-t-il à rencontrer entre deux portes le ministre des Affaires étrangères, Baudouin, et parviendra-t-il à être reçu par un chef de cabinet courtois autant qu'évasif. Comme acteur politique, on doit le reconnaître, Drieu ne put jamais convaincre (ni Bergery ni Doriot n'avaient vu en lui autre chose qu'un intellectuel brillant mais brouillon). Mais il ne désespère pas : « *Je me dis (et hélas je confie à tout venant) que j'aimerais jouer un rôle d'éminence grise [...]* ². » Pourquoi ne deviendrait-il pas le conseiller écouté de ce nouveau maître qui désormais a le pouvoir de décider des destinées françaises? Il choisit de rentrer à Paris, bien déterminé à jouer son jeu. Saint-

1. Pierre Drieu La Rochelle, *Fragment de mémoires (1940-1941)*, Gallimard, 1982 p. 37.

2. Drieu La Rochelle, *Journal 1939-1945*, Gallimard, 1992 p. 274 à la date du 26 septembre 1941.

Exupéry, un peu abasourdi par l'étonnant spectacle de Vichy, décide de regagner Paris et de profiter de la voiture de Drieu¹.

Lorsque, le 20 août 1940, Drieu La Rochelle entre dans l'imposant bureau du nouvel ambassadeur (Abetz a reçu ce titre trois jours plus tôt²), il a beaucoup réfléchi et se sent en mesure d'exposer un projet politique. La toute-puissance d'Abetz, sa jeunesse, sa beauté évoquent pour lui les jeunes gloires des maréchaux d'Empire. Bien accueilli (comme tous les anciens amis français de ce dignitaire francophile), il prend aussitôt la parole et plaide avec fougue la thèse du « parti unique », thèse qui n'est pas si nouvelle que cela et dont il est loin d'avoir l'exclusivité (Déat l'a lui-même défendue et, en raison des obstacles, dut y renoncer); un parti unique que dirigeraient faute de mieux Doriot et Bergery, deux hommes qui, quelques mois plus tôt, l'avaient pourtant déçu. Abetz écoute gentiment mais il ne voit aucun avantage pour le Reich à l'existence d'un Parti unique et surtout il a déjà choisi son homme. Entré avec de grandes espérances, Drieu ressort chargé de faire reparaitre *La N.R.F.* (« À cause de l'amitié que j'ai pour vous, lui aurait dit l'ambassadeur, je ne vous engage pas à prendre une position si difficile alors que rien ne vous y oblige³. ») Cette visite dont on possède plusieurs récits qui se recourent, Drieu La Rochelle la racontera à plusieurs personnes : à Paulhan et à Gaston Gallimard très certainement mais aussi à Léautaud dont il connaissait parfaitement le *diarisme* maniaque et méticuleux. Diffusion assurée.

« Il y a trois puissances en France : la banque, le parti communiste et La N.R.F. Commençons par La N.R.F. » De cette déclai-

1. Que se dirent les deux hommes durant le voyage à travers une France endolorie par la défaite? Aucun n'en a donné de relation. L'éditeur d'*Écrits de guerre 1939-1944* de Saint-Exupéry (Gallimard, 1982, p. 131) précise : « À Vichy, il rencontre aussi Pierre Drieu La Rochelle, qui lui propose de l'emmener à Paris en voiture. Justement Saint-Exupéry voudrait récupérer les papiers qu'il a laissés dans son appartement. Ce voyage et l'atmosphère de la "collaboration" naissante lui laissent une impression très désagréable. »

2. À cette date, Otto Abetz est officiellement « responsable des affaires politiques du M.B.F. » Il n'aura le statut et le titre d'« ambassadeur allemand à Paris » qu'en novembre.

3. Pierre Drieu La Rochelle, *Fragment de mémoires (1940-1941)*, op. cit., p. 43.

ration, démarquage d'une phrase de Paul Bourget¹, on connaît plusieurs variantes. (Le parti communiste ou la banque pouvant être remplacés par exemple par l'église ou la franc-maçonnerie.)

Elle est censée avoir été prononcée par Abetz lors de son arrivée à Paris. On peut, sans risque de se tromper, l'attribuer à l'imagination de Paulhan qui avait un goût marqué pour les apocryphes, dont il se servait pour crypter et illustrer quelques-uns de ses messages. Objectif atteint : l'histoire circule dans le Tout-Paris littéraire. Elle avait le mérite de souligner l'importance que l'occupant attachait à la réparation de la revue. Ne pas oublier qu'Abetz, durant les années 1930, avait été l'animateur et l'organisateur des rencontres franco-allemandes d'écrivains et d'artistes et qu'il connaissait le rayonnement, la valeur symbolique de la première des revues littéraires. Ce n'était pas un grand rôle politique que se voyait confier Drieu mais la mission avait son importance et nul ne s'y méprit. L'occupant venait d'investir une des places fortes de l'intelligence française.

Quatre mois de démarches, de visites, de correspondance, durant lesquels Drieu La Rochelle, Paulhan et Gaston Gallimard se livrent, aux quatre coins du pays, à des opérations de recrutement non toujours couronnées de succès. Le numéro de décembre put néanmoins présenter un sommaire qui, à première vue, n'a pas mauvaise allure. Y figurent ceux dont le concours paraissait dès le départ assuré comme Chardonne, Marcel Aymé, Ramon Fernandez, Paul Morand, Jean Giono, Marcel Jouhandeau, Alfred Fabre-Luce, André Fraigneau, Claude Roy, Henri Thomas (ces trois derniers pour de simples notes de lecture). Mais on y trouve aussi Alain (s'était-il rendu compte que *La N.R.F.* avait changé ?), Georges Auric, Audiberti et Gide, Gide surtout dont l'accord avait nécessité plusieurs ambassades. Sur la quatrième de couverture peuvent en outre être annoncées les futures collaborations de Marcel Arland, Léon-Paul Fargue, Paul Léautaud, Henry de Montherlant, Antoine de Saint-Exupéry, Paul Eluard, sans oublier le désor-

1. Paul Bourget, avant la guerre de 1914, avait déclaré : « *Il y a trois puissances en Europe : l'Académie française, le Vatican et le Grand État Major allemand.* » D'autres anecdotes d'ailleurs circulaient. Le premier gouverneur allemand de Paris aurait reçu un ordre écrit fixant les priorités. Les deux premières : l'Hôtel de Ville et *La N.R.F.* On aurait suggéré à Abetz de faire reprendre *La Revue des deux mondes*. Il se serait écrié : « *Il n'en est pas question, c'est Gide et Valéry qu'il nous faut.* »

mais inévitable Péguy. François Mauriac, d'abord séduit, avait préféré, pour arrêter sa décision, attendre ce premier numéro. Finalement, il renoncera. Dès le premier instant, Jean Grenier s'était récusé. Henri Pourrat, en dépit de l'intervention de Paulhan, avait décidé de s'abstenir en raison de son admiration pour la personne du Maréchal (admiration qu'il savait ne pas être partagée par Drieu). On avait, ce qui peut surprendre, sérieusement espéré le concours d'Aragon. Une brouille, qu'on croyait irréparable, opposait, en effet, depuis longtemps les deux hommes, mais le pacte germano-soviétique, en les plaçant soudain dans le même camp, n'était-il pas de nature à permettre un rapprochement? Paulhan lui-même intervint sans conviction et sans résultat. Quant à Malraux, il s'était retranché derrière son mariage avec Clara directement concernée par les lois raciales. (L'amitié entre Drieu et Malraux, signalons-le en passant, constitue un postulat bien établi, mais il serait intéressant de définir la réalité qu'il recouvre.) Quelques déceptions, quelques défections, mais les débuts restaient, somme toute, honorables...

Au pacte Abetz-Drieu, on a prêté, on prête encore des prolongements exagérés. Concernant *La N.R.F.*, l'ambassadeur avait promis sa protection et tint parole. Mais il n'est nullement prouvé que cette protection ait dû s'étendre à l'ensemble des écrivains français, quelles que fussent leurs opinions. Un historien, comme Herbert R. Lottman continue cependant de croire à une tolérance négociée. « *Qu'un Aragon pût vivre à Lyon et y recevoir des visiteurs célèbres ou du moins voyants, qu'il pût être édité à Paris par Gallimard, que Tavernier pût se rendre de Lyon à Paris pour les affaires du CNÉ [Comité National des Écrivains] et Malraux circuler aussi librement qu'il le faisait, que Sartre pût être à la fois un personnage public et participer aux réunions du CNÉ, tout cela peut sembler assez difficile à comprendre pour ceux qui n'ont connu la guerre qu'au cinéma. En fait, la Gestapo laissait généralement tranquilles les personnalités les plus en vue; en un certain sens, cela faisait partie du marché conclu avec la N.R.F. Le lieutenant Heller, qui connaissait tous les auteurs français, de Mauriac à Jouhandeau, et l'ambassadeur de Ribbentrop, Otto Abetz, porte-parole de l'idéologie collaboratrice à Paris, étaient tous deux réputés pour leur influence "modératrice". Si les Allemands s'étaient montrés aussi durs avec les écrivains français prestigieux qu'avec les citoyens ordinaires et anonymes, il n'aurait pu exister aucun CNÉ, la relative liberté dont jouissaient les revues littéraires*

n'aurait pas été concevable, et un Malraux n'aurait pas survécu à son engagement. Alors que certains Français – les juifs en particulier – devaient traverser la ligne de démarcation pour échapper aux nazis, un Sartre et une Simone de Beauvoir pouvaient se faufiler le temps d'un congé, puis s'en revenir comme ils étaient partis¹. » Thèse hardie, contredite par les faits et qui était celle de Fabre-Luce lorsque pesa sur lui la menace de l'épuration. La littérature n'aura, selon lui, jamais été plus libre que sous l'Occupation : « *Je n'ai même jamais tant lu M. Aragon que sous le règne de Pétain. Il obtenait des numéros d'autorisation – et jouissait d'un prestige d'opposant. En ce temps-là on n'emprisonnait pas encore les écrivains pour leurs opinions passées. On se bornait à les accuser, un peu au hasard, d'avoir démoralisé la France². »*

Les objectifs, réels cette fois, que l'occupant pouvait espérer atteindre avec la réparation de *La N.R.F.*, n'auraient dû, logiquement, échapper à personne. On connaissait la volonté d'Abetz. On connaissait les positions pro-nazies de Drieu, réaffirmées, s'il était besoin, avec encore plus de force dans le journal qu'il avait fondé, dès août 1940, avec Bertrand de Jouvenel (*Le Fait*). Erreur. Pour beaucoup, les choses n'apparurent point clairement. Une fois encore, le charme de Drieu opéra. On fit l'impasse sur le théoricien, le prophète politique, pour ne se souvenir que de l'écrivain qui, pendant plus de vingt années, avait collaboré à cette *N.R.F.* et qui publiait un roman par an toujours imparfait, mais toujours attachant. On comprend que cette fausse ou vraie naïveté ait inspiré à Jean Guéhenno des propos désabusés³.

1. Herbert R. Lottman, *Albert Camus*, réédition « Points Seuil », 1978, pp. 296-297.

2. Alfred Fabre-Luce, « La Responsabilité des écrivains », dans *Opposition*, Éditions de Midi, 1945, p. 20.

3. Jean Guéhenno dans son *Journal des années noires*, Gallimard, réédition « Folio » 1973, p. 43, à partir de l'article de Drieu « Ne plus attendre » paru dans *La Gerbe* du 12 septembre 1940, dresse un portrait à l'acide : « *Et ce Gilles nonchalant, à la voix traînante, qui est le plus grand paresseux que j'aie connu, remet la France au travail et joue les réformateurs. Il confesse d'ailleurs, et avec une sorte de jubilation, sa propre fainéantise. Il semble qu'il se roule encore dans ses draps. Mais c'est fini. Il va travailler. Il travaille. Il était fainéant comme Français, maintenant le voilà bon Européen : sous Hitler il promet de travailler comme quatre. Étrange réformateur. J'hésite un moment : Est-ce la vie qui cherche sa voie ? Mais non, tout compte fait, je crains que ce ne soit la fainéantise encore qui la rende si docile, si servile, si soumise. Cet homme " à la valise vide " n'a rien à sauver. »*

Une lettre clandestine de mai 1941, que Drieu connut puisqu'on la retrouva dans ses papiers (numéro vingt-quatre de *La Voix de la France*), lettre adressée à « M. Gallimard, Éditeur de la Nouvelle Revue Française, à Drieu La Rochelle, son Directeur et à tous les collaborateurs de La N.R.F. depuis décembre 40 », expose avec une grande lucidité les dangers courus par les intellectuels qui acceptaient de participer à l'aventure : « *Les intellectuels tenaient dans la communauté française, avant la guerre, une place enviable. Mais c'était avant la guerre! Que vont-ils faire maintenant? Je ne sais, ou plutôt j'ai peur de le trop savoir. Il y a un mot allemand qui exprime cela très exactement, et qu'on a pris l'habitude de traduire en français par mise au pas. Nos intellectuels – écrivains, journalistes, etc... vont donc se mettre au pas. Moyennant quoi, ils auront le droit de continuer.* » Entre silence et compromission, le choix était déjà clairement posé.

Quelques jours auparavant, *La N.R.F.* de Drieu avait déjà eu les honneurs de *Résistance*¹ : « *De tous les organes littéraires de la zone occupée, elle est seule à paraître, avantage incontestable qui facilite le contrôle et supprime la contradiction et la concurrence. Il s'agissait de lui conserver la tenue et l'apparence de la liberté. C'est à quoi se sont prêtés deux (ou trois) grands écrivains qui y firent fortune. Sous ce couvert, les divers collaborateurs collaborant peuvent mener leur jeu. On leur demande une note de contrition pour le passé et un acte de foi au vainqueur. Ils y emploient leur zèle, chacun parle selon sa spécialité, apporte en gage le plus précieux de son talent. Voici donc, selon eux, l'histoire résumée de la France et l'état de son esprit dans le plus mortel danger de son histoire.* » L'auteur de ce texte disposait de solides informations. Rien d'étonnant puisqu'il s'agissait de Jean Paulhan lui-même, Paulhan engagé dans un jeu compliqué menant de front plusieurs parties simultanées. C'est, contrairement à l'opinion admise, une aide importante, efficace (et nuancée) que Paulhan aura apportée à la revue. N'était-elle pas la condition indispensable de l'existence même de la maison d'édition ? Et cela tout en poursuivant ses activités de résistant. Cet exercice « schizophrénique » l'oblige certes à tenir, selon ses interlocuteurs, des langages différents. Mais Paulhan ne déteste pas les jeux, même (surtout ?) dangereux. Il n'est à aucun moment dupe du rôle assigné à « sa » revue : « *La N.R.F., réparaitra*

1. ***, « *La Nouvelle Revue Française* », *Résistance*, n° 4, 1^{er} mars 1941.

donc probablement d'ici trois mois, sous la direction de Drieu, écrivait-il à son ami Guillaume de Tarde. Gaston G[allimard] y voit une sorte de protection sur toute sa maison. Drieu, très sincèrement, je crois, l'ébauche d'une collaboration intellectuelle franco-allemande efficace. Je les crois tous deux pas mal naïfs¹. »

Quant à Jean Wahl, à qui toute violence, même verbale, était étrangère, il résumera de New York la situation : « *La Nouvelle Revue Française était au service de l'Allemagne et la Gestapo se mettait au service de La Nouvelle Revue Française*². »

La N.R.F. ne constituait pas un cas unique de revue littéraire ou prétendue telle, dont les Allemands aient souhaité l'existence. Il y avait l'hebdomadaire *Aujourd'hui* d'Henri Jeanson³ (dont l'insolence, ne tardant pas à paraître suspecte, provoquera son remplacement par Georges Suarez qui avait troqué d'anciennes positions radicales pour un fanatisme pro-nazi). À cet hebdomadaire collaborera, jusqu'à son arrestation, Robert Desnos qui, souvent, n'hésitera pas à prendre des risques⁴.

Il y a surtout *Comœdia*, le journal de René Delange, ancien rédacteur en chef de *L'Intransigeant*, personnage séduisant qui, chèque en mains, savait convaincre les auteurs de lui accorder leur collaboration. Protégé par Karl Bremer, il fut, on le sait, l'ami de Sartre, le premier à s'intéresser au montage des *Mouches*. C'est lui qui procura à Simone de Beauvoir son poste à la Radio Nationale. La réparation de *Comœdia* avait été autorisée, après dépôt d'une requête donnant toutes les garanties

1. Lettre datée d'octobre 1940 dans Jean Paulhan, *Choix de lettres*, t. II, *Traité des jours sombres 1937-1945*, Gallimard, 1992, p. 196.

2. Jean Wahl, « Quelques mots sur la vie intellectuelle en France de juin 1940 à juin 1942 », *Renaissance*, janvier-mars 1943, p. 141.

3. L'opinion de Claude Roy, *Moi je*, Gallimard, 1969, pp. 305-306 : « *C'était un quotidien qui avait réuni beaucoup de pacifistes de 1939-40, et des anarchistes peu inclinés vers le nazisme, mais qui jouaient avec esprit à la souris narquoise entre les pattes du gros chat hitlérien. Il devait les flairer avec étonnement. Il y avait dans les colonnes d'Aujourd'hui un rendez-vous quotidien de non-conformistes qui bientôt s'égaillèrent, après s'être égayés, les uns emprisonnés par les Allemands, comme Henri Jeanson, les autres déportés par eux, comme Robert Desnos. On pouvait lire dans Aujourd'hui Léon-Paul Fargue, Giono, Félicien Challaye, des disciples d'Alain, des réfractaires confus et des railleurs amers. Tous cherchaient à passer entre les lignes, en équilibre instable entre l'indépendance d'esprit et la compromission de fait.* »

4. On le verra lors de sa polémique avec Céline à propos des *Beaux draps* (Nouvelles Éditions Françaises, 1941) et avec sa participation à *L'Honneur des poètes*, t. II, *Europe*, Éditions de Minuit, 1944, où il publiera sous le pseudonyme de Valentin Guillois, « Le Veilleur du Pont-au-change ».

souhaitées à la Propaganda Staffel (notamment sur les origines cent pour cent aryennes des collaborateurs) et, aveu dont le cynisme stupéfie, exposant les avantages d'une propagande masquée : « *Nous croyons sincèrement que la Collaboration intellectuelle franco-allemande perdrait en force et en rayonnement si l'on tentait de l'imposer par des campagnes partisans. Le bon sens, l'humeur égale se fraient rapidement un chemin dans les classes les plus fermées de la société. Leur vertu ne froisse personne. Il ne s'ensuit pas que le nouveau Comœdia doive demeurer incolore et sans vigueur. Il saura – chaque fois que la complète collaboration franco-allemande sera en jeu – se montrer ferme, combatif et surtout persuasif avec une souriante philosophie...¹* » Cette « *tribune de la collaboration intellectuelle* », comme l'écrivait Delange, obtint les plus prestigieuses signatures. Le premier numéro, celui du 21 juin 1941, contient les interviews de Paul Valéry, Marcel Carné, Arthur Honegger, des articles de Jean-Louis Barrault, d'Audiberti ainsi que la fameuse contribution de Sartre parlant de *Moby Dick*, sans oublier la rubrique « *Connaître l'Europe* » pour laquelle l'Institut Allemand de Karl Epting apportait ses suggestions. Peu d'écrivains refusèrent d'y écrire et sur ce plan, on peut dire que Delange, moins marqué politiquement (bien qu'il fit partie de l'équipée des musiciens à Weimar) et surtout disposant de moyens financiers importants, rencontra plus de succès que Drieu, que l'aventure *N.R.F.* cessa vite de distraire.

« *Où étiez-vous, que faisiez-vous ce jour-là ? On éprouve souvent l'envie de poser la question à ceux qui furent les témoins de ces rares moments où l'Histoire bascule vers le meilleur ou vers le pire. On croit, avec le recul qu'ils les ont nécessairement vécus avec une force, une émotion, une intensité qui ne s'oublie pas².* »

Effectivement ce ne sont pas les choix philosophiques, éthiques ou politiques qui nous troublent le plus. Fascisme ou communisme ? Dilemme dans lequel Drieu (comme tous les collaborateurs) désire enfermer la liberté de choix politique. Paris, champion de l'Europe nouvelle, ou Vichy, champion (croit-il) du double jeu ? Sur ces deux points, les discussions ne se sont, à vrai dire, et depuis un demi-siècle, jamais inter-

1. Cité par Gilbert Joseph dans *Une Si douce occupation*, Albin Michel, 1991, pp. 171-172.

2. Jean Bothorel, *Bernard Grasset*, Grasset, 1989, p. 327.

rompues, ce qui permit d'ailleurs d'occulter d'autres réalités. Notre malaise vient de notre imagination. Songer à la vie quotidienne de ces hommes de lettres¹ provoque un singulier embarras. Qu'éprouvèrent-ils chaque jour confrontés à des situations, des mesures dont on aurait pu penser qu'elles les blesseraient ou les indigneraient ? Les questions se bousculent et demeurent, dans la plupart des cas, sans réponse. Qu'avez-vous ressenti, vous qui, sous la défunte République, revendiquiez le droit de tout dire, en apprenant l'autocensure acceptée par vos éditeurs, ou en prenant connaissance des « listes Otto » ? À quoi pensiez-vous en voyant votre portrait orner les vitrines de la librairie franco-allemande boulevard Saint-Germain ? En lisant l'article louangeur d'un Brasillach ou d'un Rebatet sur l'une de vos œuvres ou de vos pièces ? En assistant à ce concert Mozart donné à l'Institut Allemand, en vous rendant à telle réception de l'ambassade d'Allemagne ? En vous trouvant au milieu d'officiels allemands sur les quais de la gare du Nord pour accueillir Arno Breker ? En apprenant la manifestation des lycéens et étudiants du 11 novembre 1940 ? Devant la première rafle d'août 1941 ou celle du 12 décembre de la même année ? Celle encore plus terrible des 16 et 17 juillet 1942 ? En croisant en juin 1942 les premiers enfants porteurs d'étoile jaune ? En lisant les chroniques de *Je suis partout* et de *La Gerbe* dans lesquelles s'enchaînaient vos contes et vos nouvelles ? Comment avez-vous réagi au récit du vieux Bergson, le corps tordu de rhumatismes, se traînant en robe de chambre et pantoufles pour se faire recenser dans son commissariat de Passy ? En étant informés en mars 1941 de l'arrestation des membres du réseau du Musée de l'Homme, suivie de l'exécution de ses dirigeants, Vildé et Lewitski ? À quoi songiez-vous à la première triomphale de votre pièce lorsque, au garde-à-vous, le gouverneur allemand et ses officiers en grand uniforme, vous présentèrent le salut hitlérien (auquel vous répondîtes les larmes aux yeux) ? Et vous, ayant assisté dans la loge de l'ambassadeur du Reich, au spectacle Goethe donné par une troupe allemande, vous dissimulant, la lumière revenue pour, écrivez-vous, éviter la honte... de montrer vos larmes d'émotion ?

1. En mai 1941, François Mauriac écrivait : « [...] jamais je n'ai senti comme ce matin le déshonneur, la honte à laquelle je participe par mille menues trahisons quotidiennes... » (cité par Jean Lacouture dans *François Mauriac*, Le Seuil, 1980, p. 366).

Questions sans réponse et peut-être sans intérêt. Questions déplaisantes? La mémoire, il est vrai, peut déplaire (et notre propre mémoire peut nous déplaire). Dans l'un de ses récents articles, Michel Cournot ¹, d'un sec revers de plume, renvoyait à leur médiocrité ceux qui rappelaient l'attitude de Montherlant durant l'Occupation. De son côté Bernard Frank ², presque en même temps, se déclarait fatigué d'entendre parler des sentiments antisémites de Paul Morand. Ces réactions ne s'inscrivaient pas dans le débat Proust-Sainte-Beuve. Il ne s'agissait pas de décider si la vie d'un auteur pouvait modifier l'intérêt qu'on portait à son œuvre. Il s'agissait simplement d'ennui, de cet ennui qu'on éprouve en écoutant pour la énième fois le même refrain, la même rengaine. Les témoins, les acteurs, en voie logique de disparition marquent une certaine impatience devant le rappel des faits qu'ils ne connaissent que trop. Mais songent-ils un instant que ces choses-là sont étrangères à la mémoire d'hommes dont certains dépassent maintenant la quarantaine? Sont-ils conscients des menaces de plus en plus grandes qui pèsent sur la Mémoire? La « *surinformation* » « *suractive* » l'oubli (phénomène qui mériterait d'être étudié). Constamment sollicitées, les mémoires, par réflexe d'auto-défense et sans trop de discernement, évacuent leur trop-plein, se débarrassant de l'essentiel comme de l'éphémère. Le temps des mémoires auxiliaires est sans doute venu. Les pense-bête en tout cas conservent toute leur utilité. L'histoire littéraire déborde de stéréotypes à la vie dure et d'associations d'une écœurante banalité, certaines fausses, certaines vraies. À ramener du tréfonds des années noires de tristes images, à rappeler des récits de comportements en décevant décalage par rapport aux événements (« *ce ne sont pas nos écrivains qui sont petits, ce sont les événements qui sont grands* » persiflait Guéhénno), on peut apparaître, y compris à ses propres yeux, comme un pauvre trifouilleur de poubelles (un sous-docteur Cabanés, à supposer qu'on se souvienne de ce personnage). Pourtant, études, biographies, colloques se succèdent. Chaque mois voit sortir un ouvrage d'un jeune historien qui juge sur pièces et non sur souvenirs, qui se penche sur une période qui, manifes-

1. « Les Mystères Montherlant », *Le Nouvel observateur*, 10 janvier 1991, pp. 94, 96.

2. « La Parole est au "vieux capitaine" », *Le Nouvel observateur*, 1^{er}-7 novembre 1990, p. 121.

PIERRE HEBEY

LA NOUVELLE

REVUE FRANÇAISE

DES ANNÉES SOMBRES

1940 - 1941

Juin 1940 - juin 1941 - L'Année Terrible, celle de tous les désespoirs, de tous les égarements. Une catastrophe, dont nul n'avait prévu l'ampleur, s'abat sur l'une des plus brillantes cohortes d'écrivains de notre histoire. Écrivains mais, en même temps, intellectuels. Poussés par leur caractère ou les événements tous, ou presque, au cours des années trente, se sont mêlés des affaires de la Cité. Communisme, Action Française, P.P.F. de Doriot, Pacifisme militant,... tous ces mouvements eurent des représentants au sein même de *La N.R.F.* de Paulhan, leurs affrontements contribuant à maintenir cet "esprit *N.R.F.*" qui permettait la cohabitation des contraires.

Premier de nos étonnements : ni leur intelligence ni leur culture ni leurs convictions ne mirent ces hommes à l'abri du désarroi et des fautes. Les hommes de lettres furent aussi démunis, aussi perdus que n'importe lequel de leurs concitoyens. On aurait de la même façon pu croire qu'ils se réfugierient dans le silence, au moins pour quelque temps. Erreur. Dès les premières semaines d'après-défaite, la vie "des lettres" reprend. Reprise souhaitée certes par l'Occupant, mais qui, semble-t-il, répondait à un besoin. Dès juillet 1940, Abetz charge Drieu de s'emparer de *La N.R.F.*, considérée comme une citadelle stratégique des Lettres. Cette réputation pose, encore aujourd'hui, bien des interrogations. Sur la morale, sur l'engagement et sur les comportements... Notre attitude envers les écrivains est, il est vrai, paradoxale : parce qu'ils sont écrivains, nous leur imposons des devoirs particuliers, mais parce qu'ils sont écrivains, nous leur pardonnons assez facilement d'y avoir manqué.



9 782070 726981

92-VI A 72698 ISBN 2-07-072698-3 139 FF tc

Extrait de la publication